

Retour de Constantinople

(Notes d'un rescapé)

IV. — LES PERSECUTIONS HISTOIRE D'UN COMLOT

Poursuivant la remarquable série d'impressions vécues qu'il rapporte de Constantinople, M. Emile Galli décrit dans son quatrième article les persécutions odieuses que les Turcs ont imaginées contre les Arméniens et les Grecs, d'accord, naturellement, avec leurs maîtres de Berlin. Il y a notamment certaine histoire d'un complot particulièrement édifiante.

Un des diplomates les plus réputés de Constantinople me posa, il y a huit mois, la question suivante :

— Pensez-vous que les Turcs, pour atteindre au résultat qu'ils visent par leur campagne contre les chrétiens en général, les Grecs et les Arméniens en particulier, aient besoin des conseils des Allemands ?

Je m'avouai perplexe.

Le diplomate poursuivit :

— Les Turcs, depuis des siècles, maltraitent, violentent, massacrent même quelque peu, de loin en loin, les chrétiens condamnés à vivre sous leur coupe. Cependant les populations ainsi persécutées se relèvent toujours et redevennent même florissantes, en comparaison de la misérable condition de leurs bourreaux. Or, les Allemands trouvent que les Turcs ne savent pas frapper, puisque leurs coups demeurent inefficaces.

— Les Allemands voudraient donc l'extermination des Grecs et des Arméniens ?

— Il paraît.

— Et pourquoi ?

— Parce que les Arméniens et les Grecs ne les aiment pas.

Et le diplomate relata une conversation entre un colonel allemand et un notable arménien, membre du Parlement ottoman. C'était à

l'issue d'une déjeuner officiel donné par Talaat bey au Cercle d'Orient et auquel tous deux avaient assisté.

— Je brûle, dit le colonel au député arménien, du désir de vous adresser une question ; mais je crains d'être indiscret...

— Posez votre question, colonel, et, s'il m'est possible, j'y répondrai.

— J'ai remarqué qu'en général vos compatriotes nous sont hostiles. En connaissez-vous les raisons ?

— Hostiles ? Vous devez vous tromper. C'est de la passivité chez eux. Ils sont indifférents, pas hostiles.

— Si, si. Dans la rue et partout où nous les rencontrons, ils nous regardent avec mépris, je pourrais dire de la haine.

— Je persiste à croire que vous vous trompez, colonel.

— Non, non. Mes officiers l'ont constaté comme moi.

— Si vous en êtes si certain...

— Oui, oui. Mais dites-moi pourquoi ?

— Je ne puis expliquer un fait que je crois inexistant.

— Existait, existait. C'est chez les Arméniens comme chez les Grecs.

— Ah ! les Grecs aussi ?

— Absolument. Mais pourquoi ?

Le député déclara ne pouvoir répondre, ajoutant qu'à son avis, pour les Grecs comme pour les Arméniens, le colonel avait dû être abusé par des apparences trompeuses.

— Non, non, fit avec force le colonel, les Arméniens et les Grecs nous toisent en ennemis...

Des conversations semblables, dit le diplomate, entre officiers allemands et Arméniens ou Grecs, seraient à citer par centaines. Il s'en est produit dans tous les milieux, provoqués par des officiers de tout grade. Les Allemands ont ainsi acquis la conviction que les uns et les autres les détestent. D'abord, cela leur a été désagréable. Puis ils en ont pris leur parti, décidant de les traiter en ennemis. Une conversation entre l'ambassadeur allemand, baron de Wangheneim, et Enver pacha, illustrera leur état d'âme à cet égard.

— Grecs et Arméniens, disait l'ambassadeur, sont vos ennemis. Tout ce qui vous afflige les réjouit. Ils aspirent à vous chasser pour prendre votre place. La plus élémentaire prudence vous commande de les rejeter de votre sein.

— Certainement, répondait Enver.

— Il y a plusieurs manières d'y arriver. Il faut choisir la meilleure, à moins qu'on ne reconnaisse préférable de les employer toutes simultanément.

— Nous ferons pour le mieux. Le comité Union et Progrès sera saisi de la question, promet Enver.

Perspective pleine de promesses !

Mais je ne comprenais pas les raisons de l'attitude des Allemands.

— Elles sont simples, fit le diplomate ; écoutez :

« En poussant les Turcs dans la voie des persécutions à outrance, les Allemands travaillent pour le roi de Prusse. Tout Arménien ou Grec qui disparaît laisse une place vide qu'un Prussien viendra occuper plus tard. C'est là la pensée de derrière la tête. Les Turcs croient faire besogne utile pour eux ; c'est aussi pour le roi de Prusse qu'ils se donnent tant de mal. »

Enver pacha tint sa promesse : le comité « Union et Progrès » fut saisi. Et il dut même l'être de façon pressante, car l'œuvre de persécution fut sans tarder déclanchée.

C'est contre les Arméniens qu'elle fut d'abord spécialement dirigée. Les Turcs exposèrent leurs griefs dans leurs journaux. Ils disaient : « Les Arméniens désirent la victoire des armées russes et leur annexion à la Russie ; — ils vont proclamant que les Arméniens de Russie sont autrement heureux que ceux de Turquie ; — beaucoup de jeunes gens arméniens se sont engagés dans l'armée du Caucase et combattent contre la Turquie ; — enfin, le plus grave de tout, il y avait un complot contre les Jeunes Turcs. »

Et, un matin, on apprit que 3,000 Arméniens, de Constantinople et de la province, avaient été arrêtés comme impliqués dans ce complot. Les arrestations opérées à Constantinople atteignaient 450, et les malheureux jetés en prison étaient presque tous de riches notables. On frappait en même temps à la tête et à la caisse, car l'affaire avait un côté financier, côté que les Jeunes Turcs ne perdent jamais de vue. Ceux qui consentaient à faire un don convenable à « l'œuvre de la défense nationale » étaient remis en liberté. Mais on exigeait un minimum de 5,000 livres turques : 145,000 francs. Quelques-uns s'exécutèrent. Les autres furent presque tous internés dans les plus lointaines régions de l'Asie-Mineure, et Allah sait ce qu'ils sont devenus. On n'en retint qu'une cinquantaine à Constantinople, les plus coupables, qui devaient être déferés à la cour martiale.

On a acquis depuis la certitude que ce complot était imaginaire. La mise en scène était assez naïve et elle n'avait comme base que des faits isolés mal soudés les uns aux autres et sans gravité aucune, mais que l'on s'efforçait de dramatiser. Il s'agissait de l'assassinat de quelques Jeunes Turcs et d'un ministre, Talaat bey. Pour ce dernier, l'Angleterre promettait 4,000 livres sterling ; mais d'autres que l'Angleterre avaient aussi un rôle dans le complot.

C'est le Tanine, journal officieux, qui fut chargé de présenter au public l'historique de l'affaire. Il prévint, dès le premier article, que le travail serait long ; il prendrait une trentaine de numéros ; mais qu'il serait, en échange, très édifiant.

La conspiration partait de Paris. Le Tanine voulut bien cependant ne pas y impliquer le gouvernement français. C'était l'œuvre d'Arméniens. Le journal turc donna les noms de ces Arméniens : c'étaient des réfugiés qui n'avaient probablement jamais songé à conspirer. Ils étaient indiqués comme étant parvenus, par leurs intrigues, à obtenir le concours de l'Angleterre, représentée par sir Edward Grey en personne, car c'est lui qui avait promis le prix de l'assassinat ; puis de l'Italie et de la Grèce. M. Venizelos tenait le rôle principal à Athènes. Quatre jours durant, le Tanine distilla ses terribles révélations ; et il termina son article avec le sacramental : « La suite à demain. » Or, le lendemain, le journal des Jeunes Turcs resta muet, et le surlendemain, les jours suivants et toujours. Jamais il n'a plus soufflé mot de ce complot. Que s'était-il passé ? Les Turcs avaient-ils senti le ridicule de leurs inventions, ou, comme le bruit en courut à Constantinople, un ambassadeur avait-il exigé qu'il fût mis fin à ce scandale imaginaire ? La seconde hypothèse est la plus plausible. Sir Edw. Grey offrit 100,000 francs pour faire assassiner Talaat bey, c'était bien de l'honneur pour le ministre turc, honneur qui ne lui fut certainement jamais fait. On en rit encore sur les rives du Bosphore.

Cependant, le mutisme persistant du Tanine ne mit pas fin à la fable du complot. Des Arméniens étaient en prison : c'est donc que le complot n'était pas un conte. On le prouverait. La cour martiale, saisie de l'affaire, l'instruisit, et si bien l'instruisit que les cinquante malheureux, retenus dans sa geôle, durent comparaître devant elle. Ils furent condamnés à mort comme un seul homme.

Je ne puis donner aucun détail sur les débats, la cour martiale siégeant à huis-clos — toujours. Et pas de défenseurs. Les accusés doivent seuls présenter leur défense. On se borne, le reste, à les interroger ; après quoi le jugement est prononcé. Et c'est généralement une condamnation, car on n'y envoie que ceux dont veut se débarrasser. L'innocence, même doute, ne saurait être retenue. Ce qu'on retient, c'est qu'on est accusé, et qu'on doit donc être condamné. Accusé, condamné : c'est unearchie à la cour martiale de Stamboul.

Un Français et un Anglais, MM. Bocognano et Wright, co-directeurs du « Bon Marché », un établissement français de Constantinople, appartenant aux frères Bortoli, se tirèrent pour des griffes de la cour martiale sans y laisser plumes.

« Que leur crime était horrible ! »

27 avril 1915, jour anniversaire de l'avènement au trône du Sultan, ils avaient fermé leurs magasins !

« Ne frémissez pas ? »

« Lendemain ils furent arrêtés. »

« Le lendemain ils demandèrent pourquoi, et on leur répondit que le fait d'avoir fermé le jour de l'anniversaire de la Majesté Mahomet V, »

« ou, au contraire, répondirent les deux »

directeurs, nous avons voulu honorer la souveraineté, donner du repos à notre personnel le jour de sa fête.

— Ce n'est pas cela, répondit-on, et nous allons vous le prouver d'un mot : les années précédentes vous n'avez pas fermé le 27 avril. En fermant cette année et dans les circonstances que nous traversons, on ne peut voir dans le fait qu'une idée de protestation.

— C'est une idée que nous n'avons pas eue ; nous l'affirmons parce que c'est la vérité.

— Fort bien ; vous direz cela à la cour martiale.

Et on les envoya devant cette aimable cour. Les démarches de l'ambassadeur des Etats-Unis pour les faire remettre en liberté restèrent absolument vaines.

— La procédure est commencée, lui dit-on, et elle doit suivre son cours. Ils ne pourront quitter la prison que par décision de la cour martiale.

Or, il paraît qu'à cette bienheureuse cour, le non-lieu est inconnu. MM. Bocognano et Wright restèrent onze jours en prévention. Enfin, ils comparurent et tout aussitôt la cour martiale prononça leur acquittement.

Revenons aux Arméniens. Les sentences de la cour martiale sont sans appel. Condamnés à mort, il ne manquait, pour passer à l'exécution, qu'un iradé impérial. Or, cela s'obtient très facilement. Il n'y a pas d'exemple que le Sultan ait refusé de signer un iradé de validation des sentences de la cour martiale. Après l'assassinat de Mahmoud Chekhet pacha, un des beaux-frères de Sa Majesté fut impliqué dans la poursuite et condamné à mort comme ses camarades. Le Sultan, malgré les larmes de sa sœur, de ses nièces et de ses neveux, signa sans hésiter l'iradé de pendaison. Et le sultan Damad fut bel et bien pendu.

Pensez si les Arméniens avaient à attendre le moindre adoucissement à leur peine du Sultan. L'iradé fut signé. On les pendit, place Bayazid, par séries, pour faire durer le plaisir : dix-sept le premier jour, vingt le deuxième, le reste le troisième.

Quant aux Arméniens internés au fin fond de l'Asie-Mineure, ils auraient été massacrés ou seraient morts de misère, de mauvais traitements. En outre, plusieurs villages arméniens ont été détruits, d'autres sont menacés d'être. Et ils le seront, puisqu'il s'agit d'une guerre d'extermination, et que les Allemands sont derrière les Turcs.

Et, en même temps, la persécution s'envenime contre les Grecs.

Les Grecs y sont faits, étant persécutés en permanence. Cependant, si cela ne cesse jamais, ce n'est pas non plus toujours violent. Il y a des périodes où les Turcs y vont en douceur et ne semblent avoir d'autre but que de s'entretenir la main. Menus pillages, filles enlevées de loin en loin, rares tentatives d'assassinat ; la menue monnaie des haines soigneusement entretenues contre l'élément grec. Et que ce soit léger ou grave, tout doit aboutir au patriarcat.

Le patriarche jouit de privilèges que le conquérant, Mahomet II, a reconnus, ainsi que les autres Sultans venus après lui. Le patriarche est le protecteur des chrétiens au point de vue politique et social ; il est leur pasteur spirituel comme chef de l'Eglise d'Orient. C'est donc vers lui que, de temps immémorial, les Grecs molestés se tournaient, et chaque jour le patriarche avait à recourir à la Sublime Porte pour le redressement de quelque tort. Il n'obtenait pas toujours justice, et on le payait souvent en grimaces. On promettait — les Turcs sont de grands prometteurs devant Allah — mais on ne tenait guère. Et il y a eu des cas où le patriarche a dû personnellement intervenir auprès du grand-vizir, même auprès du Sultan. On le recevait avec déférence, on lui rendait de grands honneurs, on l'écoutait avec recueillement. Il a pu ainsi peut-être — n'affirmons rien ! — obtenir réparation de quelque injustice. Mais, le plus souvent, on lui promettait une belle enquête, et quelquefois même on la faisait, en veillant pourtant à ce qu'elle ne tournât pas trop à son avantage. Généralement, tout se passait en paroles, en bonnes paroles, les Turcs ayant, quand ils veulent, la langue douce et caressante. Et c'est ainsi que les siècles se sont écoulés pour les Grecs vivant en Turquie.

Rien n'a été amélioré sous les Jeunes Turcs, au contraire tout a empiré. Depuis 1908, il n'y a pas eu de jour où le patriarche n'ait dû lutter contre un abus quelconque. Du moins on l'écoutait encore. On lui disait bien parfois que l'octroi de la constitution par le Sultan avait eu pour effet d'abolir les privilèges patriarcaux, et que désormais tous les Ottomans étaient égaux devant la loi. Mais eux-mêmes étaient tout le ridicule d'une telle prétention et ils oubliaient vite ce qu'ils venaient de dire.

Puis il restait au patriarche l'abri des capitulations ; et quand la Sublime-Porte faisait la sourde oreille à ses justes doléances, il pouvait encore s'adresser aux ambassadeurs, aux puissances, et demander leur intervention. Aujourd'hui la dernière digue a disparu, les capitulations sont abolies et, politiquement, le patriarche n'est plus rien pour les Turcs. En outre, le corps diplomatique est bien réduit à Constantinople. Vers quel ambassadeur le patriarche pourrait-il se tourner pour obtenir assistance ? A l'allemand ? à l'autrichien ? Ils sont les complices des Turcs. Les autres ne sont plus là.

Les Grecs n'ont donc plus à compter ni sur la protection patriarcale, ni sur aucune autre protection ; et c'est dans des conditions qui leur sont si désavantageuses que l'on redouble de violence envers eux. Ils sont chassés de leurs maisons, femmes, enfants, vieillards, et poussés sur les chemins où ils meurent de misère. Des colonies entières d'Europe et d'Asie où ils étaient nés, étaient établis de père en fils, possédaient des biens, leur sont tout à coup interdites ; et ils doivent tout abandonner. On les en expulse en leur prenant tout. On les a d'abord chassés des échelles du Bosphore, quelques-unes exclusivement grecques. Ces échelles sont aujourd'hui désertes. On a installé des soldats dans les maisons grecques et on peut imaginer l'état où elles sont réduites. On a dit que des raisons stratégiques voulaient qu'il en fût ainsi, et les propriétaires de tous ces beaux rivages se sont éloignés. Ou ont-ils porté leurs pas, puisqu'on les pourchassait partout ? On les a dirigés partie vers l'intérieur, partie vers l'Asie ; et on pense bien qu'ils ne vont pas y trouver facilement un gîte, la plupart étant sans argent. Les voilà errants jusqu'à ce qu'ils tombent, eux et leurs enfants, de maladies et de privations.

On a chassé les Grecs du littoral de la mer de Marmara dans les mêmes conditions que les Grecs du Bosphore ; comme ceux-ci, ils sont privés de moyens et de même condamnés à une vie errante qui les aura vite épuisés.

On chasse maintenant les Grecs d'Asie, et là on ne peut invoquer les raisons stratégiques. Mais les Turcs ne sont jamais à bout d'arguments et ils ont trouvé autre chose : « C'est pour les mettre à l'abri du ressentiment des musulmans, qui, ayant beaucoup souffert, rendent les Grecs responsables de leurs souffrances. » Et c'est donc pour leur bien qu'on dépouille ces malheureux. Ils sont dans leurs maisons, ayant tout ce qui est nécessaire à la vie. On les fait déguerpir pour les mettre à l'abri de dangers hypothétiques. Et les journaux turcs débitent ces arguments sur un ton grave, espérant être pris au sérieux.

Lorsque, il y a deux mois, les persécutions furent accentuées, les Grecs disaient :

— Si Venizelos était au pouvoir, les Turcs n'iraient pas si loin.

Or, M. Venizelos est revenu au pouvoir ; pourquoi n'agit-il pas ? Les Turcs ne se fatiguent pas de frapper sur les Grecs ; chaque jour, soutenus par les Allemands, ils vont plus loin. Il serait temps de les arrêter.

Mais à Athènes, où j'ai entretenu quelques Hellènes de ce sujet, savez-vous ce qu'on m'a dit ?

— Si la Grèce intervenait, on les exterminerait tous en vingt-quatre heures.

Ce n'est pas certain, parce que, d'abord, cela donnerait du courage aux persécutés qui, se sentant soutenus, se défendraient. Et ils sont des millions. Ils pourraient se défendre avec succès, si tous armés de simples bâtons.

Mais si même vraiment devaient périr en vingt-quatre heures, il y aurait encore profit. Mieux valent sortir vite de ce monde que d'y traîner une vie errante, privée d'idéal et de dignité.